L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 18 OCTOBRE 1891. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS. VENDREDI, 18 OCTOBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes d'Autres et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 5e page.

LA GUERRE DE 1870,

PAR M. DE MOLTKE.

Quoi qu'on puisse penser du génie militaire de M. de Moltke, quelques réserves qu'on soit en droit de formuler sur les circonstances qui ont si grandement contribué au succès inouïs de ses combinaisons stratégiques, on ne saurait lui contester la place qu'il a conquise au premier rang des hommes de guerre par son talent d'organisateur et de régulateur des masses qui constituent les armées modernes. L'étude des campagnes qu'il a si heureusement menées à bonne fin est intimement liée à celle des progrès de l'art militaire; elle doit être d'autant plus profitable à ces progrès que la méthode de M. de Moltke est essentiellement régulière et fondée sur des calculs d'une précision pour ainsi dire mathématique. Exempts des nombreuses imprévus qui caractérisent les guerres du siècle, ses préliminaires se traduit facilement en règles positives dont l'application peut être faite par des disciples dociles sans que l'absence du maître se fasse trop sentir. L'histoire des opérations militaires auxquelles M. de Moltke a pris part et notamment celle de la guerre de 1870-1871 est parfaitement connue, grâce à de nombreuses publications parmi lesquelles l'ouvrage élaboré par le grand état-major allemand sous la direction de son illustre chef occupe incontestablement la première place. Mais cette connaissance, au lieu d'enlever de l'intérêt aux Mémoires de M. de Moltke et en particulier au volume de ces Mémoires qui parlait aujourd'hui, chez la Sondier, sous le titre la *Guerre de 1870*, un fait que lui ne ajouter. Plus on est déjà familiarisé par des études antérieures avec la série des événements, plus on est curieux de voir comment ils sont rencontrés et appréciés par le principal acteur, de connaître les jugements portés par lui sur ses propres actes et sur ceux de ses adversaires, de déduire de ses observations critiques la formule explicite de sa méthode, en supposant qu'il ait bien voulu exposer cette méthode. C'est à ce point de vue que je voudrais examiner le livre de M. de Moltke, son côté anecdotique étant suffisamment connu des lecteurs de *Temps* par les nombreux extraits qui en ont été publiés dans ce journal même.

Je ne m'arrêterai pas à discuter l'opinion émise par M. de Moltke sur les causes et les origines de la guerre de 1870, notamment du rôle, selon lui, de ce qu'il appelle la vanité française, avide de nouvelles victoires sur un théâtre plus rapproché que la Crimée ou la Lombardie.

Il est avéré que la modestie est une plante qui fleurit exclusivement sur les bords de la Sprée; je n'insisterai pas davantage sur le tableau très exact, d'ailleurs, de la mobilisation défectueuse de l'armée française en 1870. C'est devenu un lieu commun de dire que cette armée n'était nullement préparée à la guerre et qu'on crut improvisé à ce défaut de préparation par l'application du vieil adage: *Débrouille toi*. Les succès de 1854 et de 1859 obtenus dans des conditions nous avaient bercés d'illusions funestes en présence d'un puissant adversaire admirablement préparé. M. de Moltke, principal artisan de cette préparation, n'en parle que pour dire avec un juste orgueil: "Quand la guerre éclata réellement, il suffit que le roi signât un ordre pour que cette vaste mobilisation suivît son cours sans que rien vînt l'entraver; on n'eut besoin de modifier en rien les dispositions qu'on avait prises; on n'eut qu'à exécuter ce qui avait été mûri, posé et préparé d'avance."

Cette observation faite, M. de Moltke entre dans le vif de la question et entame le récit des événements. Ce récit, il faut bien le dire, ne nous apprend pas grand'chose de neuf en point de vue des faits, mais il n'est pas son intérêt qui réside surtout dans les enseignements qu'il renferme. M. de Moltke n'avait même pas besoin de parler pour que nous sachions que le plan soumis au roi de Prusse par le chef de l'état-major fut approuvé par le souverain visant dès le début la conquête de la capitale ennemie. La capitale a pour le sort de la France une telle importance que ce n'est pas en 1871 comme en 1814 et en 1815 à entrer immédiatement la fin de la guerre. Quant aux détails de ce plan de campagne, M. de Moltke ne nous les fait pas connaître pour une raison toute simple, c'est qu'il n'est pas arrivé. "Si nous avons de croire, nous dit-il, qu'il soit possible d'établir longtemps à l'avance un plan de campagne et de pouvoir le suivre point pour point du commencement à la fin. La première rencontre avec le gros des forces ennemies pourra créer, selon son issue heureuse ou malheureuse, une situation toute nouvelle.... Saisir nettement les modifications que les événements auront fait subir à la situation, prendre les mesures nécessaires, les exécuter avec toute la résolution désirable; c'est là tout ce que l'état-major général saurait faire..... L'idée maîtresse du plan adopté, dit il encore, était qu'il fallait attaquer l'ennemi sans tarder où on le trouvait et tenir les forces massées de telle sorte qu'on pût l'attaquer en disposant de la supériorité numérique." L'idée n'était pas neuve: c'est celle que n'avait cessé d'appliquer Napoléon. On l'a vue, dans la guerre de 1870-1871, se développer avec une implacable logique.

Les corps d'armée français avaient été jetés à la frontière avec une hâte qui ressemblait à de la précipitation; ils bordaient cette frontière sur un front démesurément étendu sans posséder aucun moyen de se porter en avant. L'état-major allemand pouvait cependant craindre une surprise: il arrêta au Rhin le transport des troupes par voie ferrée et ne les mit en marche sur la rive gauche qu'après que toutes les corps d'armée réunis furent en état de tenir tête à l'ennemi sur toute la ligne. Dès lors, les premières batailles furent des batailles de rencontre dans lesquelles la fougue d'assaut sur l'initiative de chefs sans ordre, soutenus par un admirable esprit de solidarité qu'on regrette de ne pas avoir trouvé au même moment dans les rangs de l'armée française où il était autrefois de tradition après la décisives attaques de Sarrebruck par le 2e corps français, la séparation de notre armée du Rhin en deux fractions, commandées par les maréchaux de Mac Mahon et Bazaine, suggéra à l'état-major allemand l'idée de porter en avant la 3e armée, qui occupait le Palatinat et le nord du grand-duché de Bade. De là, le 4 août, la rencontre de Wissembourg, dans laquelle l'héroïque division Douay fut écrasée par trois corps d'armée allemands. Cette division se retira en bon ordre sans être poursuivie, la cavalerie allemande n'ayant pu atteindre le champ de bataille en temps opportun.

Ici, bien qu'on n'ait qu'aux premières pages du livre, on peut déjà constater l'extrême indulgence de son auteur pour les faits et gestes de ses compatriotes. Voilà une armée qui pé être sur le territoire ennemi et de cavalerie, au lieu de la précéder pour l'éclairer, est retenue en arrière par le croisement de plusieurs colonnes. Il est permis de soutenir de là que la marche était mal ordonnée et on est en droit de s'étonner que ce fait ne motive pas, de la part du chef de l'état major général, la plus légère observation.

Le lendemain il eût lieu la bataille de Froeschwiller appelée par M. de Moltke bataille de Worth et engagée par l'initiative du chef d'état-major du 5e corps allemand. La victoire de l'armée allemande est complète; mais, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'armée vaincue, la cavalerie fait encore défaut non plus parce qu'elle a été arrêtée, mais parce que, de propos délibéré, elle a été laissée en arrière, le général en chef n'ayant aucune intention de livrer bataille ce jour-là. Telle est du moins la raison donnée par M. de Moltke, à l'encontre de ce qui est généralement admis et l'était par lui-même sans nul doute, savoir que la cavalerie précédée l'armée dans la marche en avant pour faire place à l'infanterie au moment du combat et se tient alors assez près pour pouvoir intervenir au besoin et achever la victoire par la poursuite. En fait, l'éloignement de la cavalerie allemande préserva peut-être d'une destruction complète l'armée du maréchal de Mac Mahon. Il est vrai que M. de Moltke, nous le verrons tout à l'heure, ne croit pas à la poursuite le soir d'une victoire.

Le jour même de la bataille de Froeschwiller, avait lieu à l'autre extrémité de la ligne occupée par les armées adverses, la bataille de Forbach ou de Spicheren. Cette fois c'est un général de brigade qui, sans en avoir reçu l'ordre, engage l'action, et le 2e corps français, après avoir laissé échapper l'occasion d'écraser un ennemi qui lui est numériquement très inférieur, finit par succomber sous le nombre. "La bataille n'avait pas été prévue, dit à ce sujet M. de Moltke, mais d'une manière générale, il ne présentera que fort peu de cas où une victoire tactique ne cadre pas avec le plan stratégique."

On pourrait citer, cependant, un certain nombre de cas où le succès partiel d'une attaque intempestive a fait échouer l'opération principale; on pourrait surtout citer des exemples d'armées battues par suite de la désobéissance ou des excès d'ardeur des commandants en sous ordre: ce qui n'aurait pas manqué d'arriver à Forbach si les Allemands avaient trouvé en face d'eux plus d'initiative et d'esprit de solidarité: mais le succès a tout justifié.

Après la bataille de Spicheren, l'état major général allemand, contrairement à ses habitudes, régle directement les détails de la marche de chacun des corps d'armée, au lieu de se borner à des indications générales données aux commandants d'armée, parce qu'il s'agissait d'exécuter autour de la place de Metz, pour gagner la haute Moselle, une manoeuvre de dans qu'un ennemi entreprenant aurait pu rendre dangereuse. Il n'entrait nullement dans les plans de l'état-major d'attaquer l'armée française en retraite. L'ordre d'un général en chef grade amena, le 14 août, la bataille de Borny, dans laquelle M. de Moltke attribue la victoire aux Allemands. Cette allégation est pour le moins discutable: mais ce qui ne l'est pas, c'est l'observation que, comme résultat stratégique, le général allemand avait le droit d'être satisfait; en effet, le mouvement de retraite avait été interrompu et on avait gagné toute une journée pour faire franchir la Moselle à la 2e et à la 3e armée.

La bataille de Rezonville ou de Vionville-Mars-la-Tour fut de la part du 3e corps d'armée allemand l'application du plan consistant à attaquer l'ennemi sans tarder où qu'il se trouvât; mais, loin de chercher à se ménager pour disposer de la supériorité numérique, comme le portait le même plan, les forces allemandes étaient à ce moment singulièrement disséminées. L'obstination de Bazaine à concentrer toutes ses réserves sur son gauche qui n'était pas sérieusement menacée, tandis qu'il aurait fallu agir à droite, eut le résultat que l'on connaît. Ici encore, M. de Moltke attribue aux siens la victoire dans une lutte qui, par le fait, resta indécise. Il est vrai qu'il plus léger effort à la droite de l'armée française pour jeter les Allemands dans la Moselle. M. de Moltke ne dit pas un mot des vives inquiétudes éprouvées par leurs chefs pendant la nuit du 16 au 17 août et dans la matinée du 17 jusqu'à ce qu'il fut constaté que le maréchal Bazaine ne songeait pas à profiter de leur situation. Des ordres furent donnés dans la soirée du 16 pour concentrer les 7e, 8e et 12e corps d'armée, ainsi que la garde royale, sur les positions déjà occupées par les 3e, 9e et 10e corps. "L'exécution de ces ordres, fait remarquer M. de Moltke, fut facilité par la clairvoyance des généraux auxquels la nouvelle de la bataille engagée était arrivée dans la journée."

La bataille du 18 août, Saint Privat ou Gravelotte, fut, à l'encontre des précédentes, une bataille préméditée, livrée sur l'ordre et d'après les plans de l'état-major allemand. La droite de l'armée française fut tournée, enveloppée et forcée à la retraite, malgré la résistance héroïque du maréchal Canrobert et du 6e corps d'armée français; mais que serait-il arrivé, si, au lieu de rester inerte dans une maison de Plappeville, Bazaine avait envoyé soutenir sa droite par la garde impériale? Le roi de Prusse et son état-major ne connurent leur victoire que pendant la nuit. La droite de leur armée, près de laquelle ils se trouvaient, avait subi du veut une 2e et 3e corps, un échec bien caractérisé, malgré l'intervention du corps de Poméranie qui, après une longue marche, débouchait sur le champ de bataille. Ici, M. de Moltke fout son mea culpa: "Le chef de l'état major général, qui se trouvait sur les lieux, dit il, eût plus sagement agi s'il n'eût pas autorisé le 2e corps à se porter en avant, à une heure si avancée. Une troupe solide, absolument intacte, eût peut être dû nécessairement le lendemain." C'est là seul point qui trahisse les craintes sérieuses qu'inspire à M. de Moltke, l'échec des Poméraniens, suivi d'une véritable panique.

Pendant que se passaient ces événements, qui devaient avoir pour conséquence l'ensemble de l'armée de Bazaine, enfermée dans Metz, une nouvelle armée se formait au camp de Châlons sous le commandement du maréchal de Mac Mahon. L'état-major allemand s'attendait à voir Bazaine se réunir à cette armée pour couvrir Paris. Il fut évidemment surpris par l'exécution du plan adopté sur l'initiative du comte de Palikao, ministre de la guerre, et consistant à faire marcher sous le Nord lui-même de MacMahon, pour donner la main à celle de Bazaine; mais, dans cette circonstance, M. de Moltke applique avec résolution le principe posé par lui-même: "Saisir nettement les modifications que les événements auront fait subir à la situation, prendre les mesures voulues et les exécuter avec toute la rapidité désirable." La 3e armée et l'armée de la Meuse, forcée, après la bataille de Saint Privat, d'une partie des troupes qui avaient combattu devant Metz, s'avançaient vers Paris, assez mal éclairées par leur cavalerie, lorsque le 25 août arriva au grand quartier général une dépêche venant de Londres et révélant la marche de MacMahon. "C'est toujours chose scabreuse, dit à ce sujet M. de Moltke, d'abandonner sans qu'il y ait nécessité absolue, un plan mûrement posé auquel on s'est arrêté, pour en arrêter un autre nouveau et dont on n'a pas eu le temps de préparer l'exécution. Changer complètement la direction de la marche sur de simples bruits et des nouvelles qui, peut être seraient controuvées, c'est là une manoeuvre que rien ne justifiait." On ne borna donc à donner des ordres pour un léger changement de direction. "A la guerre, dit encore M. de Moltke, il faut bien souvent établir ses combinaisons sur des probabilités, et la plupart de ces probabilité la plus vraisemblable est que, en toutes les mesures, l'ennemi prendra la seule juste. Or on ne pouvait guère admettre que la mesure qu'adoptaient les Français serait de découvrir Paris et de marcher sur Metz en longeant la frontière belge." C'est pourtant cette hypothèse invraisemblable qui se réalisa. M. de Moltke connut bientôt toute la vérité et porta résolument dans la nouvelle direction les corps d'armée qu'il avait d'abord simplement donné l'ordre de contenir; mais il avait perdu une journée, et un ennemi résolu aurait pu mettre en retard à profit. La concentration des corps allemands s'opéra avec un bonheur inouï, et les fautes commises coup sur coup dans l'armée française aboutirent, le 30 août, à la bataille de Beaumont, et le 1er septembre au désastre de Sedan.

Dès lors, la capitulation de l'armée enfermée dans Metz n'était plus qu'affaire de temps M. de Moltke croit devoir prendre à ce sujet la défense de Bazaine; cependant, tout en attribuant sa conduite à des motifs plutôt politiques que militaires. il justifie par le fait le verdict du conseil de guerre de Trianon. "A l'abri des remparts de Metz, dit-il, le maréchal pouvait garder intactes des forces considérables jusqu'au moment où il jugerait à propos d'intervenir. Placé à la tête de la seule armée française qui n'eût pas été détruite, il pouvait acquérir une autorité telle qu'il n'eût point son égal dans le pays..... Si, dans la suite, on l'accuse de trahison, c'est qu'il faut à tout prix un traître à la vanité française (sacrée!) pour expliquer les défaites subies par la nation."

M. de Moltke corrobore cependant ici l'accusation de trahison portée contre le commandant en chef de l'armée du Rhin. N'est-ce pas trahir son pays que de subordonner ses actes au désir d'établir sur les ruines de la nation une autorité personnelle? Admettons les leçons de M. de Moltke en matière de stratégie, mais récusons-le lorsqu'il veut s'ériger en juge de nos anciennes dissensions politique: il se place alors à un point de vue trop différent du nôtre et ne se montre pas équitable pour les efforts du gouvernement de la Défense nationale. Il admet cependant, et peut-être faut il voir là le motif de la sévérité à l'égard de Gambetta et de M. de Freycinet, dont il reconnaît après tout la ténacité inébranlable et la rare énergie, il admet, dis je, qu'en face de ce gouvernement improvisé "les hommes placés à la tête de l'armée allemande allaient avoir à vaincre de grandes difficultés".

A propos du siège de Paris, M. de Moltke se défend contre deux accusations contradictoires. Celle de ne pas s'être borné à un blocus qui eût certainement forcé la ville à capituler, puisqu'elle ne pouvait pas être secourue et celle d'avoir trop tardé à recourir au bombardement. Au premier de ces reproches il répond qu'en se bornant au blocus le résultat aurait été reculé de plusieurs mois. A l'autre il objecte les difficultés du bombardement. "Il fallait d'abord, dit-il, se rendre maître des voies ferrées afin d'assurer le transport de l'énorme matériel de guerre nécessité par une telle entreprise. Or, l'armée allemande n'avait à sa disposition qu'une seule voie ferrée encombrée de convois, interceptée au début du siège de Paris par la place de Toul et par la destruction du tunnel de Nanteuil Sanoy qui obligeaient les convois à faire de longs circuits. Ces observations sur la difficulté des communications montrent quel avantage on aurait pu tirer de coups de main très opportuns qui ont été opérés avant de bouhenr, mais trop tardivement sur le pont de Fontenay.

M. de Moltke, voulant embrasser toute l'histoire de la guerre de 1870, n'omet pour ainsi dire aucune des opérations des armées allemandes. Ce n'est qu'après que le siège de Paris il raconte ceux de Toul et de Strasbourg. Pour cette dernière place, "les Allemands, dit il, avaient résolu, dès le début des attaques, de recourir au bombardement afin de contraindre la ville à se rendre, quelque regret qu'on eût de démolir cette vieille cité allemande, mais on fut bientôt obligé de se rendre compte qu'avec le procédé qu'on venait d'employer on n'arriverait pas à ses fins et qu'il fallait recourir au siège méthodique, tout en continuant le bombardement," qui risque de détruire l'admirable épithète est de M. de Moltke lui-même à la cathédrale de Strasbourg. Quant au siège de Paris, il n'y a pas à discuter le tableau rissé tracé par M. de Moltke de la ville de Versailles et de ses environs pendant le séjour des autorités allemandes, non plus que le reproche fait aux Parisiens d'avoir eux mêmes ruiné, sans nécessité, les palais de Saint Cloud et de Meudon, la manufacture de Sèvres et les deux tiers du bois de Boulogne.

J'étais particulièrement curieux de savoir comment M. de Moltke a parlé de la guerre dans les départements et des armées de la Défense nationale. Il rend justice à ces armées, à leurs efforts et à leur bravoure; mais, au stratégiste positif, il apprécie un peu trop les soldats et les généraux d'après les résultats obtenus, sans tenir un compte suffisant des conditions dans lesquelles combattaient et marchaient des hommes à peine enlevés à leurs foyers, avec une instruction militaire imparfaite, conduits par des généraux improvisés, opposés à des soldats aguerris et à des chefs expérimentés. M. de Moltke admet cependant la capacité militaire de Chanzy qui, suivant lui "est certainement le plus capable de tous les chefs que les Allemands eurent à combattre en race campagne et qui était parvenu en très peu de temps à rétablir le moral des troupes battues, au point que non seulement elles tinrent tête à l'ennemi, mais qu'elles prenaient l'offensive elles-mêmes. En général, M. de Moltke ne fait que très indirectement l'éloge des troupes françaises ou plutôt il ne fait ressortir leur constance qu'en exaltant celle des troupes allemandes qu'elles avaient à combattre. Après avoir, par exemple, raconté les engagements soutenus par le général Chanzy les 7, 8, 9 et 10 décembre sur la rive droite de la Loire, il ajoute: "Si le grand-duc avait réussi à tenir son droite trois corps d'armée ennemis (un de ces corps, le 16e, était incomplet, les deux autres, le 17e et le 21e, étaient à peine formés) jusqu'à l'arrivée des premiers secours, il le doit à la bravoure de toutes ses troupes, et surtout à la persévérance de son artillerie. A elle seule elle perdit 255 hommes et 358 chevaux; on avait tant tiré, qu'à la fin les canons d'acier se trouvaient hors de service." Les campagnes qui suivirent le siège du Mans inspire à M. de Moltke les réflexions suivantes: "La marche de de la deuxième armée sur le Mans avait duré sept jours et n'avait été qu'une série d'engagements. Elle eût lieu à un moment où les troupes combattent à peine porter toutes les rigueurs de l'hiver. Le verglas et les tourmentes de neige rendaient plus difficiles encore tous les mouvements. Il était impossible de faire bivouaquer les troupes et pour les cantonner il fallait souvent les faire revenir en arrière à la distance de 10 à 15 kilomètres qu'elles refaisaient encore le matin..... L'état des chemins était tel que le train n'avait pu suivre l'armée, les officiers et la troupe étaient mouillés, insuffisamment nourris; mais, à force de bonne volonté, de persévérance et grâce à la discipline, on vainquit toutes les difficultés." Si le vainqueur avait tant à souffrir, quelles devaient être les souffrances des vaincus!

Je ne crois pas devoir pousser plus loin l'examen du livre de M. de Moltke. Ce que je viens d'en dire me paraît suffisant pour en faire ressortir le haut intérêt et pour faire connaître l'esprit. Pour l'étudier en entier, il faudrait suivre l'auteur devant Paris pour assister à la prise du Bourget, au combat de la Malmaison, aux batailles de Villiers, de Champigny, de Buzenval; dans le Nord, à Villers-Bretonneux, à Dury, à Saint-Quentin; dans l'Ouest, à Vendôme, au Mans et jusque près de Laval; dans le Centre, à Orléans et à Vierzon; dans le Sud-Est, à Dijon, à Nuits, à Villersexel, sur la Lizaine, devant Belfort: ce n'est pas reculer devant la guerre de 1870-1871. Telle ne peut être mon ambition. Le récit que donne M. de Moltke de tous ces événements contient peu de détails inédits, mais ces détails peu nombreux sont des plus intéressants. En rapportant assez complètement tout ce qui est relatif aux armées allemandes, l'illustre auteur a laissé dans l'ombre bien des faits dont l'armée française est en droit de se enorgueillir.

C'est ainsi que, dans la narration du combat d'Orléans (11 octobre 1870), il n'est nullement question de l'énergique résistance opposée aux Bavarois dans le faubourg Bannier par le commandant Arago et le bataillon de la légion étrangère, que, dans le récit de la bataille de Loigny-Poupry (2 décembre), tout en rendant justice à la ténacité de général Chanzy et du 16e corps, M. de Moltke ne mentionne pas l'héroïque intervention du général de Sonis à la tête de zouaves de Charette, des mobiles des Côtes-du-Nord, des franc-tireurs de Bidasi et de Tours. Il ait même expressément que le 16e corps ne fut pas soutenu par le 17e; cette assertion est vraie pour l'ensemble du 17e corps, elle est inexacte pour le commandant de ce corps, qui fut grièvement blessé, et pour la poignée de braves (800 hommes) qui l'accompagna sur le champ de bataille. On trouvera à faire plus d'une observation de ce genre; on pourrait même relever quelques erreurs, mais tellement fortes qu'elles sont évidemment dues à des lapsus ou à des fautes de traduction. C'est ainsi qu'à propos de la blessure du maréchal de Mac Mahon à Sedan (page 124) M. de Moltke semble croire que ce maréchal siégea plus tard au conseil de guerre qui jugea Bazaine, erreur absolument inadmissible de sa part. C'est ainsi encore, et sous les mêmes réserves, que la place de la Fère est supposée sur le Somme (page 269).

Ce qu'il y a évidemment de plus intéressant dans la guerre de 1870, raconté par le chef du grand état-major allemand, ce sont les observations et les réflexions, qu'on voudrait voir plus fréquentes, car elles sont toutes empreintes d'un cachet caractéristique. Voici, par exemple, ce qu'observe M. de Moltke à propos de la bataille de Saint-Quentin, après laquelle les Prussiens, vainqueurs, ne poursuivirent pas l'armée de Faidherbe, qui leur avait glorieusement résisté (page 363):

"Théoriquement, toute victoire doit être suivie immédiatement de la poursuite; tous, même les dilettantes, sont de cet avis, en pratique, dans la pratique, cela n'a lieu que rarement. L'histoire militaire nous fournit pas d'exemples de victoires de ce genre, et la célèbre poursuite de Belle-Alliance (Waterloo) est un fait isolé. Il faut au général en chef une volonté bien forte, une volonté sourde à la pitié pour imposer de nouveaux efforts et de nouveaux dangers à des troupes qui, pendant deux à douze heures, ont marché, combattu et souffert la faim, au lieu de leur accorder le repos et le pain qu'elles espéraient. Mais, même si le général victorieux est doué de cette volonté, la poursuite dépendra tout autant des conditions dans lesquelles la victoire aura été remportée. On ne pourra guère le faire si toutes les unités, comme ce fut le cas à Königgrätz (Sadowa), se sont tellement confondues et emmêlées sur le champ de bataille qu'il est fallu des heures pour les reconstituer, ou si, comme à Saint Quentin, on a dû engager absolument toutes les troupes jusqu'aux dernières réserves, si bien qu'on ne disposait plus d'une seule troupe d'infanterie compacte....."

En somme, si l'on se place au point de vue français, la lecture du livre de M. de Moltke laisse une impression consolante. On n'y voit dans les procédés de l'état major allemand aucune conception d'un effet irrésistible. C'est honnête, régulier et à la portée de toutes les intelligences militaires tant soit peu cultivées. Le succès en a été immense, mais il a été dû en grande partie à des circonstances et à des conditions qui ne se reproduiraient plus; et, comme tout nous invite à le croire, la cruelle leçon nous a été profitable, nous pouvons être tranquilles sur l'avenir.

Général THOUMAS.

LA TOUSSAINT.

Le stock de fleurs artificielles de Lafargue Bros. Co. Ltd., dont nous entretenions nos lecteurs dimanche dernier s'épuise rapidement, tant les ordres que ces merveilleuses ont reçus ont été considérables.

Nous engageons donc vivement tous ceux qui n'ont pas encore admiré les vitrines et l'exposition intérieure de Lafargue Bros. Co. Ltd., à se hâter et à profiter de la meilleure occasion qui leur est offerte de voir les couronnes, les croix et tous dessins mortuaires les plus merveilleux qui aient jamais été importés.

Tout le monde sait, croyons-nous, que cette exposition se trouve au No 181 de la rue du Canal, entre Dauphine et Bourgogne, à côté du Grand Opera House, et que M. P. Barlaque, jardinier fleuriste, dont nous avons déjà parlé, se charge de reproduire en fleurs naturelles tous les dessins exposés.

Les commandes sont enregistrées par Lafargue Bros. Co. Limited.

Le Sirop de Digestif.—Ce remède bien connu et d'une valeur réelle pour la toux, les rhumes et le croup est aussi populaire que jamais. Il est infaillible et est aussi sûr, aussi agréable au palais que l'ambroisie des dieux. En vente chez tous les pharmaciens, $1 00 la bouteille.

Le Docteur A. S. de Villeneuve, un des praticiens les plus éminents, offre de guérir de l'irrégularité les malheureuses victimes de cette passion dégradante. Ceux parmi nos lecteurs qui auraient un des leurs esclave de l'alcoolisme, cette horrible plaie du dix neuvième siècle, feront bien d'aller consulter le Docteur à sa résidence 66 rue Carondelet, de 8 à 12 et 2 à 4 heures P. M. Voir à la quatrième page son annonce.

Le Tonnelet. Nous signalons à l'attention de nos lecteurs une annonce de M. C. W. Richling fleuriste rue Decatur 279, non loin du marché français. Chez lui, dit cette annonce, on trouvera à l'occasion de la Toussaint une collection de fleurs variées de fleurs naturelles et artificielles. Il se prête en effet à tout genre de demandes: couronnes, croix, oreillers, bouquets, etc., et se distinguera par un cachet d'élégance et ne vendra ni au prix les plus modiques.

L'enfant terrible.—Les souffrances de l'enfant sont prévenues et la santé et le repos de la mère sont assurés en faisant usage de sirop de dentition Delabarre lorsque vous vous sevrez l'enfant fait les dents. Quelques gouttes frottées sur les gencives amènent invariablement du soulagement, 50 cents pour 200 doses.

La surdité guérie chez soi.—Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi même et sans secours étranger de la surdité et de l'ouïe douvelle. Le Docteur W. Harlock, du Presbytère, écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre." Adresse *Le Monde, rue le plus signalé*. France 50 centimes—M. Raymond et Cie, Editeurs, 36, Rue des Martyrs, Paris.

BROWN'S IRON BITTERS Cures Dyspepsia, Indigestion & Debility.

Quand votre sang est appauvri ou corrompu, le meilleur ami de votre portée, prenez la Salsepareille d'Ayer.

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose; mais buvez le par. C'est le fameux To Kalon de PAUL N. VERNEUILLE, Sect. Agent, 199 rue Bayale, coin Toulouse.

8 jui

Mmes GODIN ET MARTINET, No 17 rue Bourbon.

Ont l'honneur de prévenir leur clientèle que Mlle MARTINET vient d'arriver de Paris avec un grand choix de modèles pour TOILETTES D'HIVER.

On trouvera dans leurs salons tout ce qui se rattache aux confections dont elles sont la spécialité, ainsi que les dessins des modes les plus gracieuses du jour. A tout ce qu'elles livrent, elles impriment le cachet parisien qui est le dernier mot de l'élégance et du bon goût.

18oct—1m dim mer

Avis.

Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Algier à 9 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c., 75c. et $1.00.

C. S. DWIGHT, Surintendant. 18 oct—1f

Pianos, Harmoniums, Orgues, à clavier et à manivelle.

Réparations et accords. Aire changés sur les orgues à cylindres.

EMILE BENOIT, Rue Toulouse, 71.

18oct—1f

Avis.

Nouvelle Orléans, 17 octobre 1891

Personne, pas même un femme, n'est autorisé à faire un compte en mon nom ou sous ma responsabilité, si je ne réclame ici un ordre écrit concernant ce que je paierai aucun compte signé contre moi.

RICHARD B. VENABLES.

18oct—1f 22 23

Bureau de la Compagnie du chemin de fer de la rue Carondelet, Coin des rues Carondelet et Hultème — Nouvelle-Orléans, 9 octobre 1891.—A une réunion régulière du Bureau de Direction de cette Compagnie qui a eu lieu ce jour, un dividende de un et demi pour cent a été déclaré payable sur actions de jouissance, à partir de LUNDI, 19 octobre 1891.

Le livre des transferts sera fermé dès lous avant la date fixée pour le paiement du dividende.

V. RIVIÈRE, Secrétaire. O. W. BEEDOW, Secrétaire.

27 sept—1m 10 oct

D. H. Holmes

Marchandises de première qualité vendues à faibles profits.

Voilà notre argument en collectant votre patronage.

ETOFFES A ROBES! 700 pièces achetées à l'encan. Toutes à vendre à 60c à la pièce.

ETOFFES A ROBES.

Serges.

Serges tout laine, 40 pouces, dernières nuances, 50c. valant 85c.

Serges tout laine, 48 pouces, à 50c. valant $1.

Serges tout laine, 40 pouces, à 40c valant $1.

Etoffes à carreaux tout laine, 40 pouces, de toutes les nuances nouvelles, à 50c valant 85c.

Etoffes à carreaux tout laine, 40 pouces, des nuances les plus nouvelles, à 65c. valant $1.

Etoffes à carreaux tout laine, 40 pouces, des nuances les plus nouvelles. à 85c. valant $1 25.

Etoffes à matelotes, 54 pouces, des couleurs les plus nouvelles et à raies, très fines, à $1, valant $1 50.

Serges tout laine, 54 pouces, couleurs unies, à $1, valant $1 50.

Drap Henriette tout laine, 40 pouces, des nuances les plus nouvelles à 50c. valant 75c.

Drap Henriette tout laine 46 pouces, des dernières nuances, à 65c, valant $1.

Drap Henriette, tout laine, 46 pouces, des dernières nuances, à 75c, valant $1 25.

Un complet assortiment d'Etoffes pour de chemises, couleurs unies prix de 50c à $2 75.

Un complet assortiment d'Etoffes pour de chemises, dernières nouveautés à raies, à carreaux, couleurs unies, avec bordures, de 50c à $3 50.

Un complet assortiment de Broadcloth, 54 pouces, des dernières nuances dans les couleurs légères et foncées, de $1 à $3.

Kelsey de l'ancienne toutes les qualités principales, de tous genres et nuances. Avec garantures: prix de $10 à $72.

ETOFFES NOIRES.

Les étoffes dont l'énumération suit sont une partie des articles achetés à l'encan et l'occasion est exceptionnelle de faire d'excellents achats:

Diagonal Esmeralda tout laine, 36 pouces, à 40c.
Diagonal Esmeralda tout laine, 40 pouces, à 50c.
Diagonal Esmeralda tout laine, 40 pouces, à 60c.
Diagonal Esmeralda tout laine, 40 pouces, à 80c.
Diagonal Esmeralda tout laine, 40 pouces, à 90c.
Serge "Imperial" tout laine, 40 pouces, à 90c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à $1 25.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 40c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 45c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 50c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 60c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 65c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 70c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 80c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 85c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à 90c.
Henriette tout laine, 40 pouces, à $1 25.
Henriette tout laine, 40 pouces, à $1 50.
Henriette tout laine, 40 pouces, à $1 75.
Serge "Imperial" tout laine, 40 pouces, à $1 25.
Henriette tout laine, 40 pouces, à $1 25.
Serge "Imperial" tout laine, 40 pouces, à $1 40.
Serge "Imperial" tout laine, 40 pouces, à $1 75.
Serge "Imperial" tout laine, 40 pouces, à $2 50.

$1.25, $1.50, $1.75, $2, $2.50, $3, $4, $5 à $15.

Reefer suits.

LE GENRE EN VOGUE. Ages de 4 à 8—$4 à $6.

Costumes Jersey.

UNE GRANDE NOUVEAUTÉ. Grandeur, 2 à 8—$3 et $5 50.

SPÉCIAL!

Mantilles à perles pour Dames.

Prix exceptionnels. Seulement réduits 40c seulement nous restent à $7.50, $1 25 $1.50, $2, $2 50 à $7.

Corsages sous mains pour Dames.

$3, $4 et $11

Reefers pour Demoiselles et Enfants.

Ages de 4 à 14—$2, $2 50, $3, $4 $5, $6.

Longs Manteaux pour Enfants.

$4, $5, $6 50, $6, $7, $9 $9 $10.

157 RUE DU CANAL.

VOUS N'IGNOREZ PAS! QUE FEU W. N. VANDERBILDT,

Qui a laissé en mourant $100,000,000, N'a eu un compte en banque qu'après avoir passé 37 ans!

AVEZ-VOUS UN COMPTE A LA BANQUE?

VOICI LE MOMENT D'EN OUVRIR UN.

Il n'y a pas de meilleure banque que la

GERMANIA SAVINGS BANK, N° 51 RUE DU CAMP.

$1 par semaine, $53 par an.

Vous trouverez toujours un dollar.

Mais que ne feriez-vous pas avec CINQUANTE-TROIS DOLLARS?

VOUS POURREZ ALLER A L'EXPOSITION COLOMBIENNE DE CHICAGO,

ou faire une foule de choses qui ne sont possibles qu'avec de l'argent.

ESSAYEZ DONC.

Ecrit prochain est un tout pour commencer

UN MOIS PEUT FERE UNE BONNE SEMAINE.

Un compte à la Banque n'est qu'il est aussi sûr toujours à votre propre caisse et à votre indépendance.

Rappelez vous le vieux proverbe: "Maintenant que j'ai de l'argent, tout le monde me fait bon accueil."

EN VOYAGE

Les meilleurs produits de toilette, Savons, Poudres, Eaux de toilette, Brosses, Peignes, Eponges, Articles de Voyage.

Les meilleurs produits de toilette, Savons, Poudres, Eaux de toilette, Brosses, Peignes, Eponges, Articles de Voyage.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messie